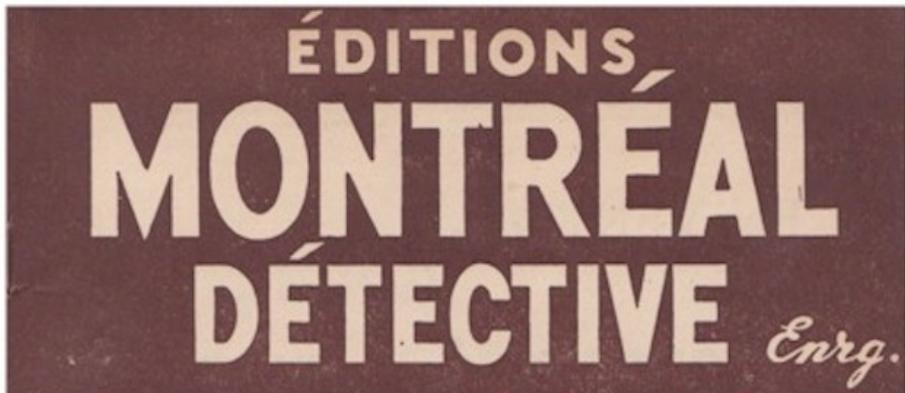


HERCULE VALJEAN

La danse macabre



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-055

La danse macabre

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 704 : version 1.0

La danse macabre

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

Des gouttes de sueur perlaient au front de l'homme.

Il creusait le sol humide.

Sa pioche se heurta contre du ciment.

Il se releva le corps un instant.

Il regarda longuement la femme étendue par terre, immobile et inconsciente.

Une large trace, rouge s'était faufilée à travers le mince tissu de sa robe, vis-à-vis la poitrine.

Il entendit une voix étouffée là-haut.

Le bruit le rejeta à son travail.

Il creusa à toute vitesse.

Quelques minutes plus tard, il traîna le cadavre de la femme vers la fosse ouverte.

La première pelletée de terre souilla la robe, et des mottes rejaillirent jusque dans le visage.

Les paupières semblèrent papilloter une seconde.

L'homme jura entre ses dents et fronda la terre à toute volée.

Dix minutes plus tard, l'homme avait terminé sa tâche macabre, et il cherchait la sécurité dans la nuit sombre et chaude de juillet.

*

Théo Belœil relut la lettre entre ses mains.

La petite écriture trahissait de la nervosité.

Les quelques dernières lignes indiquaient l'extrême anxiété de l'envoyeur.

Théo Belœil décrocha le téléphone et appela le sergent Plouffe son précieux assistant.

– Sergent, je crois que tu vas avoir une autre femme volage à retrouver. Je viens de recevoir une lettre de madame Alexandre Durant, de Saint-Prosper. Elle dit n'avoir pas reçu de nouvelles de sa fille, madame Georges Adam,

depuis quelques mois déjà.

– Pourquoi dites-vous, « femme volage » ? interrompit Plouffe.

– C’est une idée que j’ai. D’après la lettre de madame Durant, sa fille lui avait promis une visite. Elle attend encore. Connais-tu cette dame Adam, 616 des Œillets ? C’est près de chez toi, ça...

– Le nom m’est familier. Comme ça elle ne s’est pas montrée à Saint-Prosper ?

– Non. Madame Durant affirme que la dernière lettre de sa fille est datée du 8 juillet, et provient de Métropole. Dans cette lettre, madame Adam affirme qu’elle prenait le train pour Saint-Prosper le samedi suivant, soit le 21 juillet... mais elle n’est pas encore arrivée.

Plouffe accepta la cause.

– Très bien, chef, je vais faire une enquête.

Le sergent Plouffe raccrocha la ligne.

Le constable Pomerleau, qui travaillait au pupitre voisin, leva la tête.

– Est-ce que je t’ai entendu mentionner de nom d’Adam, rue des Œillets ?

– Oui.

Plouffe continua :

– Elle est disparue. La connais-tu ?

– Oui. Elle en a joué une bonne à son mari.

– Comment ça ?

– Adam, qui est employé à la même banque qu’un de mes amis, un contremaître, a demandé deux jours de congé pour aller à la recherche de sa femme.

– Pourquoi ?

– Adam a dit à mon ami qu’elle était partie, emportant avec elle \$2000.

– Elle est partie seule ?

– Non, elle s’est enfuie avec un des chambreurs.

– Est-ce qu’Adam est allé à sa recherche, finalement ?

– Je ne sais pas.

– Est-ce qu’il a logé une plainte au sujet du vol de \$2000 ?...

– Non.

– Tu en es certain ?

– Oui.

Le sergent Plouffe réfléchit un instant.

Puis il appela le constable Camirand et lui demanda d’aller interviewer Adam.

Camirand, que Plouffe avait mis au courant de l’affaire... partit aussitôt.

Il s’agissait pour lui de savoir du dénommé Adam s’il avait eu des nouvelles de sa femme...

Mais en chemin, Camirand dut revenir.

L’appareil de radio craquela, et l’appel était pour lui.

– Constable Camirand... Constable Camirand, revenez au poste...

Il s’était passé ceci...

II

Belœil appela Plouffe...

– Écoute, vieux, il se passe quelque chose. Enlève tes hommes de toutes les enquêtes non importantes.

– Oui. Pourquoi ?

– Une grosse cause de marché. J'ai besoin de tout le monde. L'escouade des homicides est prêtée à la police fédérale.

– Ah ?

– Oui. Nous ne revenons à nos moutons que si une cause de meurtre surgit...

Plouffe protesta.

– Mais nous avons l'enquête Adam qui est commencée. J'ai envoyé Camirand dessus. Il y a déjà des développements...

– Bien, je vais vous faire remplacer là-

dessus...

– Remplacer. Mais par qui ? demanda le sergent...

Théo Belœil se mit à rire :

– Mais par le Domino noir, parbleu !...

Et Théo Belœil, ayant raccroché, se mit en devoir de communiquer avec le Domino noir.

On sait que ce mystérieux personnage dont personne ne connaît le vrai nom, est l'ennemi juré du crime.

Il allie à son fanatisme de bon aloi, un flair impeccable, et un talent unique pour le déguisement.

Il opère sous un déguisement parfait et un nom d'emprunt...

De plus, il n'a jamais raté.

Toujours il a mené le coupable du crime qu'il investiguait à la potence, ou à la punition méritée.

Pour le rejoindre, un seul moyen.

Un homme, dans Métropole, un homme seulement, a juré discrétion et secret au Domino.

C'est le seul homme qui connaisse le vrai nom et l'adresse du Domino noir.

Et cet homme, c'est Benoît Augé, journaliste au quotidien LE MIDI.

Belœil lui téléphona.

Et une heure plus tard, au lieu du constable Camirand, c'est le Domino noir qui filait vers la demeure d'Adam.

Pas le Domino noir que l'on aurait pu voir dans la solitude de son appartement.

Pas ce jeune homme bien mis, racé, qui était le Domino noir.

Pas ce jeune homme riche et apparemment oisif, que les douairières se disputaient, cherchant à l'imposer à leur fille...

Oh, non !

Un Domino noir déguisé.

Ce maître incontesté du déguisement avait encore une fois réussi un tour de force.

Et il était devenu un gros bonhomme court, ventru, jovial, un peu asthmatique, qui conduisait

sa voiture avec les allures convenant à sa taille.

Un peu de circonspection et beaucoup d'inhabileté.

En quelques minutes, il était rendu rue des Œillets.

À 616 rue des Œillets.

C'était un coquette maison de stucco.

Deux étages, genre cottage.

Un jeune homme, en uniforme de l'armée, vint ouvrir à la sonnerie du Domino.

– Je suis Paré, Hermas Paré, de la police, dit celui-ci en montrant son insigne spécial.

Théo Belœil avait mis Benoit Augé au courant des détails connus à date.

Le Domino n'arrivait donc pas en aveugle.

– Oui, monsieur, dit le jeune homme.

– Je voudrais voir votre père, je suppose ?
Georges Adam.

– C'est mon père en effet.

– Est-il ici ?

– Non, dit le jeune homme il est à son travail.

Le jeune homme donna l'adresse de la fabrique. C'était à quelques rues seulement.

– Merci beaucoup, dit le Domino, je vais m'y rendre,

Il s'y rendit.

Au bureau du personnel, on localisa immédiatement Adam.

Le Domino fut surpris de voir un si jeune homme...

Du moins un homme d'apparence aussi jeune.

On lui avait laissé croire qu'Adam devait avoir cinquante ans.

Au lieu de ça, il trouvait devant lui un homme semblant avoir tout au plus trente ans.

Un corps d'homme physiquement entraîné.

Épaules solides, hanches minces, yeux vifs...

Il avait les cheveux bruns ondulés, et les traits bien formés.

– La mère de votre femme semble fort

s'inquiéter de sa fille, dit le Domino.

– Oui ?

– Elle trouve étrange n'avoir pas reçu de ses nouvelles depuis juillet.

– Ah ? dit Adam sans grand émoi.

– Je sais que votre femme vous a quitté... c'est exact, n'est-ce pas ?

Adam fit oui de la tête.

– Oui, c'est exact.

Et Adam ajouta :

– Mais pourquoi êtes-vous ici ? Est-ce que le type avec lequel elle s'est enfuie lui a fait du mal de quelque façon ? Il semblait réellement inquiet.

– Quelque chose lui est-il arrivé ?

Le Domino secoua la tête.

– Tout ce que je sais, c'est que sa mère est très inquiète, et nous a demandé de lui rapporter pourquoi sa fille ne s'est jamais rendue à Saint-Prosper alors qu'elle l'avait promis. Avec qui s'est-elle enfuie ?

– Alain Jasmin. Un de nos pensionnaires. Nous avons deux chambres libres, et Clarisse m’a persuadé d’en louer une. Je lui ai dit que ça me déplaisait, mais finalement j’ai consenti.

– Alain Jasmin fut le premier pensionnaire ?

– Non, c’était une jeune fille, mais elle nous quitta pour aller travailler à Washington.

– Ah, bon.

– Puis ensuite est venu Jasmin.

– Vous aviez mis une annonce ?

– Non. Il a prétendu être envoyé par la jeune fille qui venait de partir...

– Bon.

– Jasmin était un voyou. Bien mis et d’apparence distinguée, mais un voyou tout de même.

– Comment ça ?

– Il a tourné la tête de Clarisse.

– De quelle façon ?

– En lui disant ce qu’il pourrait faire à New-

York si elle se sauvait avec lui...

– Oui ?

– Mon fils m’a tout raconté quand je suis revenu à la maison, un certain jour de juillet, et que les voisins me dirent qu’elle était partie dans l’après-midi...

– Comment le savaient-ils ?

– Ils l’ont vue embarquer dans une automobile avec deux hommes.

– Deux hommes ? Qui était le deuxième ?

– Je ne sais pas. Un ami de Jasmin, probablement.

– Et avez-vous eu des nouvelles depuis ce temps ?

– Oui.

– Des lettres ?

– Une lettre datée de Québec. Très courte, et très violente. Elle me disait qu’elle ne reviendrait jamais, et de me débarrasser de ses vêtements qu’elle ne les voulait pas.

– Ah ?

– Mais je vais vous dire quelque chose. Je serais prêt à jurer que Clarisse n’a jamais écrit cette lettre.

– Expliquez-vous ?

– J’ai cette impression. Malgré la signature au bas de la lettre, et une écriture ressemblant fort à la sienne, je ne crois pas que ce soit de Clarisse.

– Non ?

– Non. C’était une imitation de son écriture, je crois.

– L’avez-vous encore, cette lettre ?

– Je ne suis pas certain, mais je crois l’avoir encore à la maison.

– Qui croyez-vous l’a écrite ?

– Jasmin, pour éviter que je le pourchasse.

– Ah ?

– C’est mon idée...

– Et vous n’avez pas eu d’autres nouvelles ?

– Non.

– Vous ne savez pas où elle est ?

- Je n'en ai aucune idée.
- Et votre belle-mère, a-t-elle écrit ?
- Très souvent.
- Que répondiez-vous ?
- Toujours la même chose. Que sa fille était partie, avec un autre homme, et que si un jour elle n'avait pas trop honte, elle irait probablement la voir.

Le Domino demanda à Georges Adam de communiquer avec lui aux quartiers-généraux si jamais il recevait des nouvelles de sa femme.

Puis il prit congé.

Il téléphona à Belœil...

III

Il lui rapporta fidèlement la conversation.

– Et que vas-tu faire ? demanda Belœil.

– Ce que je vais faire ? Voici : je vais étudier cette lettre. J'ai l'impression que si Clarisse Adam n'a pas écrit cette lettre, nous sommes en face de quelque chose de plus sérieux qu'une simple fuite avec un amant.

– Crois-tu ?

– D'un autre côté, la lettre n'a pu être écrite par Jasmin, à la connaissance de Clarisse...

– C'est possible, dit Belœil.

– Si c'est ainsi, autant laisser dormir les morts. Adam semble bien heureux.

– Comme tu voudras.

– De toutes façons, je veux voir la lettre d'abord.

– Bon.

– Et ensuite, je veux questionner le fils d’Adam.

– Pourquoi ?

– Il a vu partir sa mère. Il ne l’a pas empêchée... Pourquoi ?

– C’est vrai... tu as quelque chose là...

Le Domino raccrocha, et retourna vers la demeure d’Adam.

Mais son coup de cloche resta sans réponse.

Le fils était parti.

Il attendit...

Et en attendant, il examina les lieux.

Deux cottages en pierre flanquaient la demeure d’Adam.

Diagonalement, et à moins de quarante verges, de l’autre côté de la rue, la résidence d’un médecin, le docteur Laflamme.

Au coin de la rue et de la première rue transversale, une maison à deux étages, l’étage

supérieur occupé par un magasin.

Au-dessus de la porte du magasin une horloge électrique.

Cette horloge était entourée d'un tube néon rouge qui jetait une vive illumination sur le pavé.

Et en avant de la maison d'Adam, un terrain vague, couvert de broussailles.

Puis Adam arriva.

Il conduisait une voiture de bonne marque.

Il était apparemment à l'aise, et ne manquait de rien, sans être riche.

Il fut surpris de voir Paré...

Celui qu'il connaissait sous le nom Paré... mais qui était en réalité le Domino noir.

– Je voulais voir cette lettre de votre femme, dit le Domino... et je voulais questionner votre fils.

– Mon fils ? Pourquoi ?

– Vous m'avez dit que votre fils avait vu partir sa mère en automobile avec deux hommes...

– Un instant, j’ai dû me tromper... Vous ai-je dit mon fils ?

– Mais oui.

– C’est une erreur. C’est l’autre pensionnaire.

– L’autre pensionnaire ?

– Oui, au moment du départ de ma femme, nous en avons deux.

– Ah ?

– Et c’est celui-là, le deuxième qui l’a vue partir.

– Est-il encore chez vous ?

– Oh, non, pas du tout.

– Où est-il ?

– Je ne sais pas.

– Vous n’avez aucune idée ?

– Aucune idée.

Le Domino réfléchit un instant.

– Écoutez, je vous verrai plus tard au sujet de cette lettre... Pour le moment, j’ai une idée au sujet de votre pensionnaire.

Adam haussa les épaules.

– À votre goût. Mais je vous souhaite de la chance. Il est parti d’ici sans laisser d’adresse, et je n’ai jamais eu de ses nouvelles...

Le Domino prit congé.

– Je reviendrai pour cette lettre.

Adam regarda le Domino.

– Revenez, je vous attendrai.

Et le Domino le quitta.

IV

Il se dirigea rapidement vers le coin de la rue.
Vers la pharmacie.

Il avait demandé le nom du pensionnaire à Adam.

Celui-ci le lui avait donné.

Marcel Dupré.

Le Domino entra dans la pharmacie.

C'était tel que prévu.

Un long comptoir à rafraîchissements occupait un pan de l'établissement.

Et derrière le comptoir, une blonde aux yeux noirs.

En venant à la maison d'Adam, et en passant devant la pharmacie, le Domino l'avait remarquée, cette blonde.

Et c'était simplement une question

psychologique.

Un pensionnaire trouve les veillées longues.

S'il y a un établissement du genre de celui-ci à proximité, il y viendra souvent.

Et qui sait s'il ne l'amènera pas au cinéma un de ces beaux soirs.

Affaire de flair, de la part du détective.

– Connaissez-vous Marcel Dupré, qui demeurait chez Adam ? demanda-t-il à la jeune fille.

– Oui.

– Le connaissiez-vous bien ?

Elle rougit un peu.

– Oui, assez bien.

– Avez-vous déjà sorti avec ?

– Oui..

– Souvent ?

– Je ne sais pas, une dizaine de fois.

Le trouble de la jeune fille raconta tout le roman à Paré, alias le Domino noir.

Il s'identifia.

– Je suis de la police. Son insigne le prouva.

– Marcel a-t-il fait quelque chose ?

La jeune fille était pantelante.

Le Domino la rassura.

– Non, pas du tout. Je le recherche comme témoin. Il pourrait me donner des renseignements précieux au sujet de quelque chose...

– Vous êtes certain que vous ne mentez pas ?

– Je vous le jure.

– Marcel n'est pas un criminel. Il est gentil et bon garçon.

Le Domino approuva.

– Je n'en doute pas.

La jeune fille demanda :

– Et que voulez-vous savoir ?

– Il est parti de chez Adam. Savez-vous où il est ?

Une grande tristesse se fit dans les yeux de la jeune fille.

– Non, je ne le sais pas.

– Vous n’avez aucune idée ?

– Non.

Elle devait donc bien l’aimer, pour le défendre même après l’abandon.

– Pourtant...

– Je sais que Marcel est originaire de Saint-Félicien de Newport, mais c’est tout.

– Il ne vous a pas laissé entendre où il s’en allait.

– Non. Il a seulement dit qu’il était fatigué de la ville.

– Il est peut-être retourné chez lui.

– C’est possible.

– Vous n’avez pas cherché à le rejoindre, à le retrouver ?

La jeune fille baissa la tête et murmura :

– J’ai mon orgueil.

Le Domino la quitta.

À la porte de la pharmacie, il débattit avec lui-

même de la sagesse de courir après Marcel Dupré.

D'autre part, si celui-ci avait été un pensionnaire en même temps que Jasmin, chez Adam, il pourrait probablement donner quelques informations.

Le Domino décida de se rendre à Saint-Félicien de Newport.

V

Mais il attendit au lendemain matin.

Il était trop tard ce soir-là.

D'après ce qu'il en connaissait, Saint-Félicien était à plus de deux cents milles de Métropole, en direction du sud.

Mais dès le petit matin, le Domino se mit en route.

Et vers midi, il arriva.

On le renseigna vite.

– Marcel Dupré ? Il demeure là... mais vous ne le trouverez pas là, il est à son travail.

– Où travaille-t-il ?

– À la filature de laine. Il est au bureau.

Le Domino se rendit à la filature.

L'homme qui lui répondait était un grand jeune homme, bien mis, au visage franc.

– Je cherche Marcel Dupré.

– C’est moi.

Le Domino s’identifia..

– Je suis de la police, voici mon insigne.

– Que me voulez-vous ? demanda Dupré.

– Connaissez-vous George Adam ?

– Certainement, je pensionnais là, à Métropole.

– Connaissez-vous Alain Jasmin ?

– Certainement, il pensionnait avec moi chez Adam.

– Quelle sorte de type était-ce ?

– Un gentil garçon, bien tranquille.

– Était-il en amour avec madame Adam ?

– Pas que je sache.

– Non ?

– Du moins, s’il l’était, c’était hors de ma connaissance.

– Vous ne vous êtes jamais aperçu de rien ?

– Non.

– C’est étrange. Adam prétend que sa femme s’est enfuie avec Jasmin.

– Enfuie avec Jasmin ? C’est la première nouvelle que j’en ai.

– Vous ne semblez pas y croire.

– C’est que je connais assez bien Jasmin, et je connais madame Adam, et tous deux ne me semblaient pas du tout le genre pour bien aller ensemble... et encore moins devenir des amants...

– Alors, quelle est votre opinion ?

– Je n’en ai aucune. Si Adam dit qu’ils se sont enfuis, il doit le savoir...

Le Domino sortit l’as de pique dans sa manche de veston.

– Mais Adam prétend que vous êtes témoin de la disparition. C’est vous, d’après lui, qui avez vu madame Adam partir, un après-midi, dans une automobile où se trouvaient deux hommes. L’un d’entre eux était Jasmin.

Dupré se mit à rire.

– Il est complètement fou. Je n’ai jamais été à cette maison durant l’après-midi. De plus, je n’ai rien vu de tel... Je suis parti vers le premier juillet...

Le Domino remarqua, les yeux dans le vague...

– Et madame Adam serait disparue entre le 18 et le 21 juillet...

– Vous voyez donc qu’Adam se trompe...

Le Domino remarqua :

– Ou me trompe... Je vous remercie beaucoup...

– Dites-moi, monsieur Dupré, savez-vous où pourrait être Jasmin dans le moment ?

Dupré eut un sourire.

– Si Jasmin a suivi ses idées, il a fait comme moi, il est retourné dans sa place natale.

– Et quel est cet endroit ?

– Shawinigan Falls.

– Je vous remercie.

Le Domino ne perdit pas une minute.

Il fila, dans sa voiture, en direction de Métropole, puis de là, vers Shawinigan Falls.

VI

À Shawinigan Falls, le Domino se rendit à l'hôtel de ville.

Son insigne de police lui ouvrit bien des portes.

– Je cherche, dit-il à un commis, un dénommé Alain Jasmin.

Le commis se plissa le front :

– Alain Jasmin ? Ah, oui, je crois que je sais qui vous voulez dire. Il reste sur la rue Marchesseault.

Le Domino se rendit à l'adresse donnée.

Une vieille dame au visage d'une grande bonté vint lui ouvrir la porte...

– Alain ? Il n'est pas ici.

– Non ? Où est-il ?

– À son travail.

– Où travaille-t-il ?

– Au magasin de quinze cents...

Elle lui donna l'adresse.

Le Domino se rendit là.

Alain Jasmin fut très étonné de savoir que la police le recherchait.

– Mais je vous assure que je ne me cache pas.

– Non ?

– Mais non. Que voulez-vous ?

– Est-il exact que vous vous êtes enfui avec madame George Adam ?

Une immense surprise envahit le visage du jeune homme.

C'était un blond au visage franc et jovial.

Il n'avait pas du tout l'apparence d'un homme qui cache quelque chose.

– Moi, enfui avec madame Adam ? Êtes-vous fou ?

– Georges Adam vous accuse d'être parti avec elle.

– Mais c’est lui qui est fou... Quand je suis parti de cette maison, madame Adam était là... Je suis parti le dix juillet, et je suis arrivé ici le même jour. C’est très facile à prouver...

– Vous êtes arrivé seul ?

– Évidemment.

– Où vivez-vous ?

– Chez ma mère.

Et Alain Jasmin ajouta :

– D’ailleurs, je puis vous donner le nom et l’adresse de ma fiancée, je passe toutes mes soirées avec elle, et toutes mes journées ici... Le reste du temps je suis chez ma mère.

Il y avait un tel air de sincérité que le Domino eut foi en ce jeune homme.

– Et vous n’étiez pas en amour avec madame Adam ?

– Mais nullement.

– Alors ?

– Alors Georges Adam vous ment... il cache quelque chose et cherche à faire retomber le

blâme sur moi...

– Comment se fait-il que vous soyiez parti sans laisser d'adresse où faire parvenir vos lettres ?

Alain Jasmin se mit à rire :

– Simplement parce que la seule correspondance que je recevais provenait d'ici, et je revenais justement ici... pourquoi laisser une adresse ?

– C'est la vérité ?

– Mais oui.

– Bon, je vais vous croire. Et vous affirmez n'avoir rien eu avec madame Adam ?

– Mais oui, je l'affirme.

– Je vous remercie, monsieur Jasmin, et je m'excuse...

Avant de partir, Jasmin dit au Domino noir :

– Si j'étais vous, je questionnerais bien Adam. Il battait sa femme, vous savez.

– Il la battait ?

– Oui.

– Vous en avez eu connaissance ?

– Oui ; deux fois.

Le Domino fut songeur longtemps après avoir quitté Jasmin.

Adam battait sa femme ?

Et il a essayé de rejeter le blâme de la disparition sur Jasmin, quand il savait bien que Jasmin était innocent ?

Mais que se passait-il donc ?

Le Domino, qui possédait tout de même une certaine intelligence, vit bien que Georges Adam cachait quelque chose.

Et ce quelque chose, il sautait aux yeux.

Si Jasmin n'était pas responsable de la disparition de sa femme, c'est que Georges Adam lui-même en était responsable.

Le Domino se dit qu'il fallait maintenant agir...

Mais pas agir en éclair qui foudroie.

Agir sagement, calmement... et
cauteusement.

Il devenait vital de ne pas éveiller l'attention
d'Adam.

VII

Le Domino revint à Métropole.

Il était songeur et inquiet.

L'affaire prenait une tournure qu'il n'avait pas prévue.

Au début, cela avait été simplement une question de retracer une femme volage.

Puis, ensuite, une espèce d'imbroglio.

Et maintenant ?

Maintenant, le Domino retournait à Métropole avec la ferme conviction qu'une cause de première grandeur s'offrait à lui.

– Toi, mon Georges Adam, se disait-il, tu vas en voir de belles...

Il arriva à Métropole vers onze heures le soir, et s'en fut se coucher.

Adam ne se doutait de rien, et autant dormir

une bonne nuit avant d'entreprendre la partie réellement importante de toute cette enquête.

*

Le lendemain matin, dès neuf heures, le Domino noir, toujours sous le déguisement de Hermas Paré, se dirigeait vers la rue des Œillets.

Il avait son idée que le voisinage devait parler et papoter.

C'est une habitude de voisin que de se mêler des affaires des autres.

Cette rue devait avoir les mêmes habitudes que toutes les autres rues de toutes les autres villes du monde.

Aussi le Domino s'en fut-il tout d'abord à la pharmacie du coin.

– Vous connaissez Georges Adam, demanda-t-il au pharmacien ?

– Certainement. C'est un client ici.

– Et vous connaissez aussi madame Adam...

– Oui.

– Y a-t-il longtemps que vous l’avez vue ?

– Il y a bien deux mois...

Le Domino regarda le pharmacien dans les yeux.

– Où pensez-vous qu’elle soit ?

Le pharmacien, un grand maigre à lunettes, peu enclin aux conversations frivoles, haussa les épaules.

– Écoutez, je ne le sais pas, moi.

Mais le Domino insista.

– N’avez-vous aucune idée ?

– Adam est venu ici, il y a quelque temps, et il s’est mis à parler. Il a prétendu qu’elle s’était enfuie avec un chambreur, Alain Jasmin.

– Et vous croyez ça ?

– C’est lui qui me l’a dit...

Mais le Domino devinait chez l’homme une certaine réticence...

– Vous ne croyez pas plutôt à une mauvaise

aventure arrivée à cette femme ?

– Que voulez-vous dire ?

– Supposons... il n'est question que de suppositions,, n'est-ce pas... supposons que Georges Adam, pour détourner les soupçons, aurait intérêt à dire que sa femme s'est enfuie...

Le pharmacien s'appuya les mains à plat sur le comptoir de verre.

– Écoutez, vous êtes de la police, vous ?

– Oui.

– Alors je vais vous dire ceci : madame Adam ne s'est pas enfuie avec qui que ce soit...

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda le Domino.

Le pharmacien eut un petit sourire.

– Je connaissais cette femme. C'était une cliente régulière. Elle n'est pas, n'aurait jamais été le genre pour s'enfuir avec un pensionnaire.

– Non ?

– Non, je vous le certifie...

– Alors pourquoi prenez-vous la parole d’Adam ?

– Qui vous a dit que je la prenais ?

– C’est ce que vous avez dit.

– Mais non ! Je n’ai fait que rapporter ses paroles à lui...

– Ah, bon !

– Et je vous conseille de faire une investigation sérieuse...

– Je la ferai.

Le Domino, soudain très sérieux, demanda au pharmacien...

– Basez-vous ce que vous venez de me dire sur des indices directs ?

– Non.

– Simplement l’intuition ?

– Oui. Peut-être une petite chose aussi... attendez un instant.

Il appela :

– Henriette ?

– Oui, je viens.

C’était la blonde du comptoir à rafraîchissements.

– Écoute, Henriette, dit le pharmacien, je veux que tu racontes à ce monsieur l’affaire de la montre de madame Adam...

Elle regarda le Domino longuement.

– C’est vous qui cherchiez Marcel Dupré ?

– Oui.

– L’avez-vous trouvé ?

– Oui.

Elle hésita un moment.

Le Domino eut un sourire.

– Voulez-vous un conseil ?

– Oui.

– Aimez-vous la campagne, la petite vie paisible ?

– Oh, oui.

– Marcel Dupré ne sait pas que vous aimez ça... ?

– Nous n’en avons jamais parlé...

– Je suis persuadé qu’il n’oserait jamais vous l’offrir cette vie-là... Il faudrait qu’il sache vos idées... Écrivez-lui, il n’attend que ça...

Toute heureuse, Henriette souriait...

Le Domino en profita.

– Racontez-moi cette histoire de montre.

– Voici. Madame Adam venait souvent ici, manger une crème à la glace. Elle avait une montre en or. Je l’avais remarquée, et cette fois-là, elle m’avait dit : « Henriette, je tiens à cette montre comme à la prunelle de mes yeux... »

– Et puis ?

– Il y a quelque temps, j’ai su qu’elle s’était enfuie avec Alain Jasmin. Et une semaine plus tard, Judith Tourangeau, une jeune fille qui demeure non loin d’ici, est venue et elle portait cette montre.

– Ah ?

– Je lui ai fait remarquer.

– Et que vous a-t-elle dit ?

– Elle s’est mise à rire. Et elle a dit que maintenant que madame Adam était disparue, elle pouvait bien porter sa montre, puisque Georges la lui avait donnée.

– Elle sort avec Adam ?

– Depuis longtemps, mais c’était en cachette. Je le savais par hasard. Mais maintenant, ils ne se cachent plus. Et elle porte la montre... ?

– Oui, la montre si précieuse...

Le pharmacien interrompit :

– Croyez-vous, monsieur Paré (le Domino s’était ainsi identifié...) que cette madame Adam, si elle était partie avec un autre homme, aurait laissé cette montre à laquelle elle tenait tant, derrière elle ?

– Non, je ne le crois pas.

– En partant de cette idée, voyez les développements.

Le Domino voyait bien les développements...
Il les voyait trop bien...

Il demanda au pharmacien :

– Parmi les voisins d’Adam, qui connaissait particulièrement madame Adam ?

Le pharmacien nomma une femme.

– Madame Alban Girard. Elles se voisinaient beaucoup et venaient ici souvent ensemble.

– Merci pour tous vos renseignements.

Le Domino avait noté l’adresse de madame Girard.

Il se rendit la voir...

VIII

C'était une femme encore jeune et jolie.

– Clarisse Adam ? C'était une bonne amie, oui.

– Vous saviez qu'elle s'était enfuie avec Alain Jasmin ?

– C'est ce que Georges Adam a essayé de me faire croire, oui.

– L'avez-vous vue embarquer dans une automobile avec deux hommes, un certain après-midi ?

– Non.

– Et vous ne croyez pas à sa fuite ?

– Pas beaucoup.

– Que croyez-vous donc ?

La femme eut un geste découragé.

– Je ne sais pas.

– Mais si vous soupçonnez quelque chose, pourquoi n’avez-vous pas averti la police ?

Madame Girard eut un sourire.

– Sans plus de preuves que j’en ai, comment intéresser la police à la cause...

– Mais vous voyez, la police l’est, intéressée, maintenant...

Madame Girard prit le Domino par le bras.

– Et vous croyez que je n’en suis pas heureuse ?...

Elle amena le Domino dans le salon.

Il demanda :

– Que savez-vous sur ce ménage ? Étaient-ils unis ?

– Non.

– On me dit qu’il la battait.

– Oui.

– Ce grand garçon lui appartenait-elle ?

– Non. Il provient du premier mariage de Georges Adam.

– Ah, bon... Madame Adam vous faisait-elle des confidences ?

– Oui.

– Que vous a-t-elle dit ?

– Bien des choses.

– Vous souvenez-vous de quelque chose de précis ?

– Des menaces surtout.

– Des menaces de mort.

– Ah ?

– Georges Adam a souvent menacé sa femme de la tuer..

– Était-il sobre ?

– Il ne boit pas du tout.

– Les menaces étaient donc sérieuses ?

– Je le crois, oui.

– Et c'est tout ce qu'elle vous a dit ?

– La femme Girard se ramassa les souvenirs...

– Non... je me souviens qu'un matin, Clarisse Adam est arrivée ici en larmes.

- Il l’avait battue ?
- Oui. Et il lui avait dit que prochainement il danserait sur son cadavre.
- C’est tout ?
- Ce n’est pas assez... ?
- Quand cela s’est-il produit ?
- Vers le 1^{er} juillet.
- Environ trois semaines avant sa supposée fuite.
- Exactement.
- Et c’est tout ce dont vous vous souvenez ?
- Oui.
- Depuis la fuite de sa femme, on me dit qu’Adam sort avec une jeune fille du voisinage ?
- Oui.
- Comment le savez-vous ?
- Comment je le sais ? Simplement parce que depuis quelque temps, il n’y a pratiquement pas de soirs que la maison n’est pas pleine de gais lurons à craquer.

– Ah ?

– Oui, les grosses veillées...

– Et qu'est-ce qu'on y fait, à ces veillées ?

– On chante, on boit, et on danse...

Le Domino prit son chapeau sur la table.

– Vous avez été gentille, madame Girard, et j'espère que vos renseignements vont nous aider.

– Avez-vous une idée de ce qui est arrivé ?

– Oui et non.

– S'est-elle réellement enfuie avec Jasmin ?

Le Domino regarda la femme dans les yeux.

Il vit qu'il pouvait parler.

Cette femme était réellement l'amie de Clarisse Adam.

Il y avait trop d'angoisse dans les yeux pour qu'il en fut autrement.

– Non, Clarisse ne s'est pas enfuie avec Jasmin.

– Comment le savez-vous ?

– J'ai vu Jasmin, et je vous assure que Clarisse

ne vit ni avec lui, ni près de lui.

Un grand soulagement se fit dans le visage de la jeune femme.

– J’ai l’air sans-cœur d’être tellement soulagée, mais je préfère le sort qu’a dû subir cette pauvre Clarisse, à la pensée qu’elle pouvait être une telle femme sans que je m’en doute.

– Rassurez-vous, elle ne s’est pas enfuie...

– Croyez-vous... ? demanda-t-elle.

– Je ne sais pas. Peut-être.

Madame Girard eut un soupir profond.

– Pauvre Clarisse...

Et elle ajouta :

– Je vous souhaite bonne chance. Tout ce que je désire, c’est que cette affaire soit tirée au clair, et que la brute de Georges Adam reçoive la punition qu’il mérite.

Le Domino sortit.

Il considérait que l’enquête allait bien.

Dehors, il s’arrêta pour réfléchir.

Il commençait à se former une image dans l'esprit...

Un détail manquait, mais il ne fut pas long à l'obtenir...

L'autre voisin d'Adam était chez lui.

C'était un homme d'un certain âge.

Rentier, probablement, jugea le Domino.

Il rasait son gazon.

Le Domino s'approcha de lui...

IX

– Vous êtes monsieur... ?

– Duranleau, Adrien Duranleau.

– Je suis Paré, de la police...

Le Domino s'identifia officiellement.

Duranleau le regardait sans comprendre.

– Mais que me voulez-vous ?

L'attitude apeurée du vieillard indiqua au Domino qu'il valait mieux y aller doucement.

L'homme n'était pas habitué aux procédures policières.

– N'ayez crainte, monsieur, je ne vous veux aucun mal. Vous n'êtes pas en cause. Je veux simplement des informations de vous.

– Des informations à quel sujet ?

– Au sujet de votre voisin.

– Lequel ?

– Georges Adam.

– Ah !

Le bonhomme était soulagé.

Le Domino profita de sa bonne volonté.

– C’est au sujet de la fuite de sa femme...

– Oui ?

– En avez-vous eu connaissance ?

– Non.

– Le saviez-vous ?

– Oui.

– Qui vous l’avait dit ?

– Lui-même, Adam.

– Quand ?

– Vers le vingt ou le vingt et un juillet.

Le Domino réfléchit un instant.

Il songeait surtout à l’amateurisme d’Adam.

Le pauvre avait laissé une trace énorme
derrière lui.

Le Domino poursuivit son interrogatoire.

Un pied appuyé sur la clôture de broche...

– N’avez-vous pas remarqué rien d’anormal chez votre voisin ?

– Les veillées, évidemment...

– Quelles veillées ?

– Celles qu’il donne depuis le départ de sa femme...

– Ah ?

– Ça ne se produisait pas avant, mais maintenant...

– Maintenant ?

– C’est une autre affaire...

– Et c’est tout ce qu’il y a d’anormal ?

– Oui, je crois bien...

Le Domino se dit que le type avait dû remarquer autre chose, et il n’y pensait pas.

Il essaya de tirer les vers du nez de son interlocuteur.

– Dites-moi, est-ce qu’Adam a eu des gestes,

ou a accompli des choses sortant de l'ordinaire ?

Le vieux se plissa le front et parut chercher dans sa mémoire...

– Il y a, évidemment, une chose qui m'a frappé, mais je ne crois pas que ça puisse avoir de rapport...

– Dites toujours...

– Une nuit, j'ai entendu du bruit, et je me suis levé. Je suis sorti sur le perron, et j'ai vu de la lumière dans la cave de Georges Adam.

– Oui ?

– La fenêtre était ouverte, et Georges jetait de grosses pelletées de terre par la fenêtre.

– Qu'est-ce que vous avez fait ?

– Je suis rentré me coucher. J'ai pensé qu'il faisait des travaux dans sa cave... Ce n'est que le lendemain que j'ai trouvé ça étrange.

– Pourquoi ?

– Parce que Georges ne fait jamais de travaux lui-même autour de sa maison, il engage des hommes...

- C’est tout ?
- Il y avait aussi que le travail se faisait la nuit.
- Quelle heure était-il ?
- Il devait bien être trois heures du matin.
- Quand cela s’est-il produit ?
- Vers le vingt et un juillet... Attendez, c’est le vingt et un juillet exactement, c’était le soir de la fête de ma femme...

Le Domino eut un grand sourire.

Il venait de comprendre enfin tout ce qui composait cette cause.

Il en tenait maintenant assez pour confondre Adam.

Il ne s’agissait plus que de coordonner les renseignements.

Il remercia le vieux.

- Vous avez été d’une aide précieuse...
- Je n’ai que répondu à vos questions.
- Mais c’était suffisant, monsieur Duranleau.

Amplement suffisant. Au revoir, monsieur Duranleau.

– Au revoir, monsieur Paré.

Et le bedonnant Domino noir, bedonnant à cause de son déguisement, s'éloigna.

Il regagna sa voiture et fila vers les quartiers-généraux.

Il possédait assez de renseignements pour agir.

Et il agirait sans délai...

X

Aux quartiers-généraux, il se rendit au bureau de Belœil.

– Théo, je m’identifie...

(Belœil n’avait pas vu ce déguisement du Domino noir.)

Le Domino sortit de sa poche le bijou serti de diamants, et représentant un domino en diamants noirs, ressortant sur un fond de diamants blancs.

– Le Domino noir !

– Oui. Opérant sous le nom de Hermas Paré.

– Du nouveau, Domino ?

– Je crois que je tiens mon dénouement.

– Bon.

– Seulement, il me faut trois ou quatre hommes.

– Pourquoi ?

– Pour une perquisition.
– Sans mandat ?
– Procure-moi le mandat en même temps que les hommes.

– Entendu.

Belœil s'affaira.

Les hommes étaient faciles à se procurer.

Le mandat mit un peu plus de temps.

Mais avec l'aide de deux ou trois messagers et de nombreux téléphones, le mandat fut remis au Domino noir.

Puis le Domino se leva.

De sa poche il tira un papier.

– Voici l'adresse d'une fabrique, Belœil. Tu vas envoyer deux hommes là, et ils vont s'adresser au gérant du personnel. Ils se feront indiquer, par lui, qui est Georges Adam. Et ils le surveilleront de loin. Je les avertirai par téléphone s'il y a lieu de l'arrêter. Sinon, ils reviendront ici.

– Entendu, dit Belœil.

Et le Domino, accompagné de deux constables, se rendit de nouveau sur la rue des Œilletts.

Mais cette fois c'était à la maison d'Adam.

Il sonna.

De nouveau le jeune garçon en uniforme, de l'armée vint ouvrir.

– Mon père n'est pas ici, dit-il.

– Je le sais, dit Belœil, mais nous avons un mandat de perquisition.

– Pourquoi ?

– Tu verras bien.

Et Belœil entra.

Il fit un signe à un des policiers qui le suivaient.

Cela voulait dire de surveiller le jeune homme.

Le tenir éloigné du téléphone.

Il ne s'agissait pas qu'il aille avertir son père de ce qui se passait à la maison.

Belœil descendit immédiatement à la cave.

Il ne perdit pas son temps à visiter toute la maison.

La cave lui semblait l'endroit le plus intéressant.

Il y descendit, suivi du deuxième policier.

C'était une grande cave.

Le parquet en était en ciment.

Belœil commença à un coin, et il examina chaque pouce carré de ce parquet.

Ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure de recherches qu'il remarqua, sous une caisse, et en dépassant un peu, une partie du ciment qui semblait plus pâle.

À y bien chercher, il y avait un joint.

Il chercha un outil des yeux.

Il avisa une pioche pendue à l'autre mur, le mur opposé de la cave.

Il alla la chercher.

Il se fit aider par le constable, et ensemble ils repoussèrent la longue caisse de bois.

Nul doute possible.

Une section du parquet avait été refaite à neuf.

Le Domino s'orienta.

C'était près d'une fenêtre.

Et la fenêtre était celle donnant du côté du voisin Duranleau...

Avec une ardeur nouvelle, il s'empara de la pioche, et cassa ce ciment neuf.

La tâche était facile, le ciment avait été mal fait, et il était friable.

Il cassa facilement.

Cette fois, le Domino se servit d'une pelle trouvée elle aussi dans la cave.

Et en cinq minutes, il avait découvert ce qu'il voulait découvrir.

Le cadavre fortement décomposé d'une femme.

Un rapide examen lui prouva que la femme était morte d'une balle dans la tête.

Une balle de .22.

Mais où était le fusil ?

Il envoya le constable.

– Fouille la maison, trouve un fusil ou un revolver .22. C'est l'arme du crime, et nous en aurons besoin pour accuser Adam.

Il ne faisait plus de doute qu'Adam était le coupable.

Ses fausses pistes, ses explications calmes, mais mensongères en disaient plus long que tout un roman.

Il avait tué sa femme, et fait courir le bruit qu'elle s'était enfuie avec son pensionnaire.

Il ne restait plus qu'à le prouver.

Le Domino réfléchissait, debout devant le cadavre.

Il entendait, là-haut, le travail acharné du constable fouillant la maison.

Le Domino décida d'aller lui aider.

Le cadavre ne s'enfuirait pas...

Il n'est pas dans les habitudes des cadavres de s'enfuir...

Il se jeta la pioche sur l'épaule et partit. Mais en jetant ainsi la pioche, il attrapa le plafond de la cave.

Une planche mal clouée se défit, et un objet tomba par terre.

Le Domino se retourna...

C'était un revolver calibre .22.

Le cadavre était là, l'arme du crime aussi.

Le mobile ?

On le trouverait probablement en fouillant les polices d'assurances...

Et restait toujours le mobile passionnel, cette jolie Judith à qui Georges Adam avait fait la bêtise de donner la précieuse montre de sa femme.

Le Domino se mit à siffler, et monta.

En haut, il ne perdit pas de temps.

Il signala le téléphone, au numéro de la fabrique où travaillait Adam.

Il demanda le gérant du personnel, et avertit celui-ci de donner l'ordre relayé d'arrêter Adam à

son travail.

Et le Domino ajouta :

– S'ils demandent pourquoi, dites-leur de dire à Georges Adam qu'il se fait arrêter pour le meurtre de sa femme...

Et le Domino descendit, tout guilleret, aux quartiers-généraux, laissant les deux policiers en garde de la maison.

Épilogue

Confronté avec le cadavre de sa femme, Georges Adam nia tout.

Il refusa de l'identifier. Son garçon fit de même.

Le cadavre était trop décomposé pour espérer l'aide des voisins.

Mais la police a des ressources.

Et voilà pourquoi le crime ne paie pas.

Le Domino se rendit compte que cette femme assassinée portait un dentier du haut.

Il envoya donc une circulaire à tous les dentistes de Métropole.

Le lendemain, l'un de ceux-ci se présentait.

Il avait fait, dit-il, un dentier pour cette dame Georges Adam.

Il apportait avec lui la fiche, le dossier, les

relevés d'empreintes buccales.

Il apportait aussi les négatifs de rayons X.

On compara et il mesura, puis étudia.

Son verdict fut sans ombrages.

– Cette femme est madame Georges Adam.

Devant cette preuve sans réplique, Georges Adam dut s'avouer coupable.

Et il le fit avec force détails.

Cet homme d'un calme extraordinaire donna, à la police, tous les détails de son crime.

Comment il avait tiré sa femme dans le lit, un soir que son fils était absent de la ville.

Comment il avait traîné le cadavre jusqu'à la cave, et l'avait enterré là, préparant ensuite cette histoire de fuite avec le chambreur.

Il se croyait bien en sécurité, mais l'habileté et la ténacité du Domino noir avait eu raison de sa rouerie.

Georges Adam fut condamné à être pendu, six mois plus tard.

Le vol des 109 jeeps

Par Charlotte Bélanger

Le transatlantique filait rapidement, fendant une mer calme.

Deux mille Canadiens revenaient d'Europe.

Aux petits oiseaux de devoir le lendemain poser les pieds sur le sol natal.

Rempli à craquer, le navire était aussi plein d'un bruit assourdissant de chansons, de cris, de sifflements.

Après des années de privations, de misère et de danger la soldatesque s'en donnait à cœur joie.

Dans un coin isolé, sur le deuxième pont de bâbord du vapeur deux militaires causaient.

Leurs manches nues en faisaient de simples soldats.

Le premier était noir et trapu, le second blond et élancé.

Le blond dit après un silence :

– Nous n'aurions pas dû faire cela, Pierre.

– Ces \$4,000 me brûle les goussets.
– Et moi, donc ! dit le noir.
– Et nous arrivons à Halifax demain.
– Les douaniers vont nous fouiller.
– Ils nous rapporteront quand ils verront nos gros rouleaux de piastres.
– Que faire ?
– J’ai une idée, fit le blond Paul.
Il parla à l’oreille de Pierre.
– Tu as raison, opta celui-ci.
Ils s’éloignèrent tous deux, gravirent l’escalier conduisant au pont supérieur et disparurent.

*

Dès 1939 Paul, étudiant, avait abandonné l’université pour s’enrôler.

Il avait fait la connaissance de Pierre et ils étaient amis intimes, copains.

Tant et si bien qu’un jour, Pierre le noir avait

dit à son blond camarade :

– Il faut que je me décharge le cœur.

– Vas-y, mon vieux.

– Tu ne me retireras pas ton amitié ?

– Mais...

– Tu promets ?

– Certainement que je promets.

– Eh bien, j'ai déjà été prisonnier dans une école de réforme.

– Oui, au mont Saint-Antoine.

– Mon pauvre ami.

On eut dit que cette confession de Pierre le fit aimer davantage de son compagnon qui sembla dès lors lui vouer une amitié de père, une amitié dotée d'une pointe de protection.

La guerre.

L'invasion.

La campagne de Normandie.

La campagne de France.

Puis celle d'Allemagne.

Au moment de l'armistice et de la chute de l'Hitlérisme, les deux compagnons étaient en Allemagne.

Le commandant les évacua.

Un jour, comme ils s'apprêtaient à traverser le Rhin, un lieutenant les héla :

– Eh, vous deux...

Ils se mirent au garde-à-vous.

– Vous voyez ces voitures ?

Un défilé d'une centaine de voitures était là tout près.

Des jeeps.

Vides.

Sans chauffeurs.

Le lieutenant dit :

– Il y en a 109. Je vous détaille pour les garder jusqu'à mon retour.

– Bien, monsieur.

Pierre et Paul obéirent.

Ils restèrent là, montant la garde à tour de rôle

pendant trois jours et trois nuits.

La quatrième journée ils trouvèrent une caisse de rhum oubliée à l'arrière de l'un des jeeps.

Ils en burent chacun une bouteille et s'enivrèrent.

On fait bien des affaires quand on est saoul qu'on ne ferait pas à jeun.

Un homme leur parla.

Un Français.

Un receleur de Paris.

Pierre et Paul lui vendirent les 109 jeeps du gouvernement canadien.

*

Ce fut l'ancien oiseau de la réforme qui frappa à la porte de la cabine à l'étage du navire réservé aux officiers.

Un major que son collet romain faisait chapelain ouvrit :

– Bonjour, mes enfants, entrez, mais entrez donc...

Ils obéirent.

– Père Roy, dit Paul, nous avons un aveu à faire.

– Quelque chose qui vous pèse sur le cœur, mes petits ?

– Oh, oui.

D'un commun accord ils se jetèrent aux genoux du prêtre et lui racontèrent leur lamentable histoire.

Le père Roy réfléchit longuement.

Puis il dit :

– Vous avez tout l'argent ?

– Oui, fit Pierre.

– Eh bien, vous allez le remettre.

– Mais à qui ?

– Au gouvernement canadien.

– Mais les douaniers demain...

– On va nous fouiller.

Le prêtre sourit :

– On ne me fouillera pas, moi, dit-il. Donnez-moi cet argent ; je vous le remettrai à Halifax.

Misérablement Paul demanda :

– Y a-t-il du danger que nous nous fassions arrêter, mon père ?

Le prêtre se mit à arpenter sa cabine de long en large.

Il en ouvrit la porte :

– Allez, mes enfants, dit-il, allez en vous réconfortant de la pensée que Dieu est infiniment bon...

Il termina :

– Bon et miséricordieux.

– Ok, merci, mon père !

Les jurés

Avez-vous déjà servi comme jurés aux assises criminelles ou en cour supérieure ?

Non ?

Alors attention, vous pouvez être appelé inopinément.

C'est ce qui est arrivé à un de mes amis pour le procès du communiste Fred Rose.

Un messenger du bureau du shérif sonna à sa porte un beau matin, et lui remit une enveloppe scellée.

À l'intérieur, il y avait un message du roi dans lequel Georges VI, après avoir présenté ses salutations distinguées, disait :

« Vous êtes requis de comparaître en cour du banc du roi pour y servir comme juré dans les affaires criminelles qui pourront vous être soumises de la part de ma Majesté. Si vous omettez de ce faire vous serez passible d'une peine d'emprisonnement n'excédant pas... »

Ah, ah, après les salutations distinguées, les menaces...

Effrayé, mon ami se présenta aux assises deux heures avant le temps.

Dans notre province, pour être qualifié, un juré doit être avisé d'apporter ses articles de toilette.

Quant aux repas il allait les prendre à l'Hôtel Plaza où il coucherait de même.

Les qualifications d'un juré

Dans notre province, pour être qualifié, un juré doit payer un loyer d'au moins \$500 par année ou être propriétaire d'un immeuble évalué à au moins \$4,000.

Sont exemptés de servir comme jurés : les membres du clergé, les conseillers privés, les sénateurs, les conseillers législatifs, les députés, les employés des palais de justice, les juges, les magistrats, les recorders, les policiers, les pompiers, les employés de trains, les vieillards de plus de 65 ans et les membres des forces armées

permanentes.

Des exemptions individuelles peuvent être obtenues si on peut prouver que le fait d'être juré nuirait sérieusement à ses affaires.

Mais comment choisit-on les noms des jurés ?

Au hasard, prétend-on.

On nous a dit la méthode employée par l'ex-shérif Caisse.

Il faisait venir une liste électorale, se fermait les yeux et marquait la liste de coups aveugles de crayon.

Quand M. Caisse s'adonnait à barrer un nom, c'était bien malheureux pour le pauvre garçon, il devait servir comme juré.

Et voilà !

Cet ouvrage est le 704^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.